

# Hommage à Jacques Pain

## *Vers une épistémologie de l'amitié*

Philippe Meirieu

Quand je repense à mon long compagnonnage avec Jacques Pain, le premier terme qui me vient à l'esprit est celui d' « amitié ». Jacques me semble, en effet, « l'ami » par excellence, et cela aux trois sens que les Grecs donnaient à ce terme. Il fut pour moi, en effet, l'ami de la *philia*, cette relation privilégiée entre des êtres qui s'assurent réciproquement d'une présence inconditionnelle, y compris – et surtout – dans les moments d'adversité. Mais il fut aussi, pour tous ses collègues et ses étudiants comme pour toutes celles et tous ceux qu'il rencontra au cours de sa carrière et de ses voyages, l'ami de l'*eunoia*, cette bienveillance exigeante envers autrui qui reconnaît immédiatement en lui un interlocuteur avec lequel engager une interlocution féconde. Et il fut, enfin, l'ami de l'*homonoia*, cette attitude civique par excellence qui s'efforce, au-delà de toutes les affinités sélectives, de construire un collectif et d'élaborer du commun.

C'est que, pour Jacques, l'amitié n'était pas seulement affaire de plaisir ou d'utilité, mais qu'elle était fondamentalement une vertu. C'est Aristote en effet, dans l'*Éthique à Nicomaque*, qui montre que l'amitié authentique, si elle est légitimement source de joie et de services réciproques, doit dépasser le registre des satisfactions personnelles pour permettre aux humains de « faire société ». « Il n'y a aucune différence, dit Aristote, entre un homme bon et un véritable ami... ». Autant dire que l'amitié n'est pas un sentiment qui relèverait de la seule sphère de l'intime, mais bien « la » vertu par excellence, celle qui permet de mettre les humains à bonne distance entre eux, en échappant symétriquement aux rapports fusionnels – qu'ils relèvent de l'amour dévorateur ou de la haine barbare – et à l'indifférence réciproque – fût-elle contenue par les règles de la bienséance ou par les contraintes de la loi. Ni trop près, ni trop loin les uns des autres. Avec assez de partage pour ne pas être condamnés à la solitude et assez de respect de l'altérité pour ne pas être niés dans leur identité. On voit ici que la « médiété » aristotélicienne, bien loin de tout renoncement médiocre, est, en réalité, « ce qui permet aux humains de tenir debout ensemble ». Et que l'on ne saurait mieux définir une « institution », ni dire ce qui est au cœur de la psychothérapie institutionnelle comme de la pédagogie institutionnelle.

Mais suivons encore Aristote un moment : « Les hommes ont besoin d'amis, explique-t-il, parce qu'ils ne sont pas des dieux ». Leur imperfection les empêche de se suffire à eux-mêmes. Pour le plus grand malheur des solipsistes prétentieux et le plus grand bonheur de celles et ceux qui avouent leur fragilité sans s'en glorifier et savent faire de la rencontre avec autrui le meilleur moyen d'être « eux-mêmes ». Tel était le comportement de Jacques : assez sûr de lui pour ne pas tomber dans le

piège de la fausse modestie – « Le refus des louanges n'est que le désir d'être loué deux fois », disait La Rochefoucauld –, mais avouant sans cesse son incomplétude par l'attention extrême qu'il portait à toutes celles et à tous ceux qu'il rencontrait.

D'autant plus que cette attention n'était jamais chargée de la moindre condescendance et qu'il entrait toujours en l'interlocution avec l'autre « de plain-pied »... qu'il soit un collègue universitaire ou un enfant en errance, un militant politique rencontré dans une manifestation ou un « grand commis de l'État » à la présidence de son université. Là encore, il mettait en pratique, au quotidien, le principe aristotélicien selon lequel « l'égalité entre amis est supérieure à la hiérarchie des mérites entre les parties ». C'est une égalité, en effet, qui ne tolère aucune position de surplomb, exclut le mépris du sachant comme l'arrogance du puissant. Et, parce qu'il s'était frotté de près à la démarche clinique, Jacques savait aussi qu'il n'y a pas d'interprétation légitime en dehors du transfert et qu'à se prétendre détenteur de la vérité de l'autre on le maltraite en tant que sujet. Ne m'avait-il pas dit un jour « la violence de l'enrobage est souvent plus grande que celle de l'affrontement » ?

Et, c'est cette posture de « rencontre radicale » – que certains prenaient à tort pour une « rencontre virile » – qu'il mettait aussi en œuvre dans son travail de recherche... On imagine sans doute assez mal aujourd'hui le caractère provocateur que pouvait avoir, il y a une quarantaine d'années, le projet d'une recherche « engagée » ou « collaborative », ce que certains nommaient alors une « recherche-action ». C'est qu'alors, en dépit des alertes des sciences « exactes » qui soulignaient déjà que la position et la méthodologie de l'observateur construisaient la chose observée, beaucoup de chercheurs académiques en sciences humaines voyaient dans l'extériorité du chercheur la garantie de son « objectivité ». Avec Jacques, cela nous agaçait beaucoup : nous trouvions que l'extériorité n'était jamais vraiment synonyme de neutralité et qu'elle pouvait, à rebours de ce qu'elle prétendait, imposer son idéologie d'autant plus efficacement qu'elle faisait mine de ne pas en avoir. C'est pourquoi, à l'illusion de la « neutralité par le désengagement », nous préférons l'exigence née de la solidarité entre des acteurs qui, précisément parce qu'ils partagent les mêmes finalités et occupent des positions différentes dans une entreprise, peuvent, dans une relation amicale mais sans concession, s'interroger réciproquement afin d'avancer ensemble au plus près de la vérité. « La complaisance à l'égard de l'ami est le contraire de l'amitié », dit Aristote. Jacques le savait et il n'en a jamais démordu. C'est pourquoi j'ose parler à son sujet d'une véritable « épistémologie de l'amitié ».

Et cette épistémologie permettait à Jacques, dans les rapports interindividuels comme dans tous les groupes de travail qu'il animait ou auxquels il participait, d'élargir en permanence son expérience et d'en faire profiter ses proches. C'est Aristote, encore, qui remarque que « la conscience d'exister s'accroît de participer à celle qu'a l'ami de son propre vécu ». Et Jacques n'a cessé, précisément, en une boulimie qui parfois nous effrayait, d'élargir son expérience aux confins des humains et du monde, de repousser sans cesse la frontière de l'inconnu comme de l'exotique, de l'étranger comme du barbare... Bien différente de la simple curiosité encyclopédique à laquelle il était totalement étranger, cette « gourmandise » culturelle et existentielle faisait de lui une sorte d'oxymore permanent, un « ogre bienveillant », toujours avide de nouvelles expériences, refusant radicalement d'exclure *a priori* quiconque de sa quête.

Car Jacques était attaché plus que tout à ce qui rassemble sans opprimer. Réfractaire à toute forme de colonialisme et en recherche, néanmoins, d'une forme d'universalité modeste, il incarnait cette hospitalité généreuse à l'égard de tout ce qui est humain et nous fait grandir en humanité. Il savait les méfaits de l'universalisme arrogant qui impose brutalement ses normes aux « êtres inférieurs » pour les « civiliser », mais il n'en basculait pas, pour autant, dans le marécage relativiste qui tolère ou encourage les dominations au nom du respect des spécificités culturelles. Il faisait le pari de la convergence des émancipations et s'efforçait de la mettre en œuvre, concrètement, en faisant de toutes ses rencontres – de l'Amérique latine au Japon, de l'Afrique à la Scandinavie – des occasions de dépassement réciproque. Pour lui, comme pour Aristote, « l'ami est un autre soi-même »... non dans une identification fusionnelle qui abolit les identités mais dans une recherche inlassable de ce qui nous unit parce que cela nous libère. Là est, à mes yeux, la clé des positions de Jacques dans tous les domaines qu'il a abordés : « Ce qui nous unit, c'est ce qui nous libère ». Et cette alliance des émancipations ne constitue rien moins que la véritable amitié.

Concluons encore avec Aristote : « La place de l'amitié – comme celle de la justice – est restreinte dans la tyrannie ; mais elle est essentielle dans la démocratie où le bien est commun et où les citoyens sont égaux. » C'est dire que l'apport de Jacques a été simultanément et profondément pédagogique et politique. Et qu'il a contribué, de manière déterminante, à montrer que, si la pédagogie ne peut pas faire l'impasse sur le politique, le politique ne peut se passer de la pédagogie. Voilà un vrai message d'espoir pour nous qui sommes et demeurerons ses amis.